

À propos de la nouvelle (inédite) de 1954 sur la mort de Zaza

Éliane Lecarme-Tabone
Université de Lille-III

Hantée par la mort brutale de son amie Zaza¹, Simone de Beauvoir chercha, on le sait, maintes fois, à raconter son histoire dans des transpositions romanesques qui lui semblèrent toujours inadéquates. Après le roman écrit à Marseille en 1931-1932, elle y revint dans le roman composé à Rouen en 1932-1934, puis, avec le personnage d'Anne, dans l'ensemble de nouvelles intitulé d'abord *Primauté du spirituel* (écrit de 1935 à 1937)², de nouveau, brièvement, dans un passage supprimé des *Mandarins*³, enfin dans un récit rédigé tout de suite après ce roman, en 1954. À propos de cette dernière tentative, Simone de Beauvoir notera dans *La Force de l'âge* : « Après avoir écrit *Les Mandarins*, j'essayai encore une fois de transposer dans un long récit la tragique fin de Zaza : j'avais acquis du métier, et pourtant je n'en vins pas à bout⁴. » Cette information est reprise dans *La Force des choses* :

Je recommençai à écrire, mais mollement. Le seul projet qui me tint à présent à cœur, c'était de ressusciter mon enfance et ma jeunesse, et je n'osais pas le faire sans détour. Renouant avec de très anciennes tentatives, j'entrepris une longue nouvelle sur la mort de Zaza. Quand au bout de deux à trois mois je la montrai à Sartre, il tordit le nez ; j'étais bien d'accord : cette histoire semblait gratuite et n'intéressait pas⁵.

Inabouti, certes, moins riche, sans doute, que *Quand prime le spirituel*, qui brassait déjà des matériaux autobiographiques ici de nouveau convoqués, ce texte n'en présente pas moins un intérêt certain pour les chercheurs dans la mesure où il constitue une étape décisive avant le passage à l'autobiographie.

¹ Élisabeth Lacoïn, surnommée Zaza, mourut le 25 novembre 1929, d'une encéphalite virale.

² D'abord intitulé *Primauté du spirituel* et refusé par Gallimard et Grasset en 1938, il sera publié chez Gallimard en 1979 sous le titre *Quand prime le spirituel*. Il a été réédité en 2006, dans la collection « Folio », sous le titre *Anne, ou quand prime le spirituel*, avec une préface de Danièle Sallenave.

³ Voir à ce sujet : « Un passage supprimé des *Mandarins* », *Simone de Beauvoir*, dir. Éliane Lecarme-Tabone et Jean-Louis Jeannelle, Cahiers de l'Herne, 2012, p. 214-218. L'amie se nomme Germaine.

⁴ Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, éd. Jean-Louis Jeannelle, Hélène Baty-Delalande, et al., *Mémoires*, t. I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 560-561.

⁵ Simone de Beauvoir, *La Force des choses II*, éd. Jean-Louis Jeannelle, *Mémoires*, t. II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 26.

Sans titre, il est composé de 116 feuillets manuscrits, écrits recto verso et numérotés par Simone de Beauvoir. Celle-ci en a fait établir un dactylogramme de 128 feuillets (tapés au recto), qu'elle a relu en 1954 avant de le montrer à Sartre, comme l'indique le fait qu'elle a complété à la main les mots laissés en blanc par la dactylo⁶. Ce dactylogramme nous servira de document de référence.

Notons que Simone de Beauvoir a hésité, pour qualifier son texte, entre le terme de « récit » et celui de « nouvelle », privilégiant finalement ce dernier. Si sa longueur excède, en effet, les limites normalement assignées au genre narratif court, le resserrement de l'action autour de l'histoire d'Andrée-Zaza, le distingue, néanmoins, du foisonnement polyphonique qui caractérise les romans antérieurs de Simone de Beauvoir. Nous retiendrons donc à son sujet le terme de « nouvelle ». Il s'agit bien, en tout état de cause, d'une fiction, comme l'indique le verbe « transposer » employé dans la première citation. Les noms propres de personnages et de lieux, les situations familiales diffèrent de la réalité. La narratrice se nomme Sylvie Lepage et elle est dotée de deux sœurs ; son amie, Andrée Gallard appartient à une fratrie de sept enfants ; le cousin aimé d'abord par Andrée est appelé Bernard, et l'étudiant en philosophie avec lequel elle noue ensuite une relation amoureuse, Pascal Blondel. Ce dernier, orphelin de mère, vit avec son père, professeur dans une institution religieuse, et une sœur de dix ans plus âgée, Emma, jeune femme austère qui avait favorisé une vocation antérieure de son frère pour la prêtrise. Meyrignac est transformé en Sadernac, et la maison de vacances des Gallard est appelée Béthary⁷.

La nouvelle est composée de deux parties, légèrement inégales⁸, et scandées par des blancs. L'action progresse par grandes scènes dialoguées qu'encadrent des passages de récit ou d'analyses assumés par la narratrice. Les scènes mettent en présence, la plupart du temps, Sylvie et Andrée (auxquelles s'ajoute parfois un ou plusieurs tiers), et, de façon plus exceptionnelle, Sylvie et Madame Gallard ou Sylvie et Pascal. Théâtre parfois d'événements marquants, elles sont plus souvent le lieu de confidences où chaque jeune fille (surtout Andrée) raconte des faits inconnus à l'autre ou exprime les sentiments qu'elle éprouve. Ainsi se

⁶ Le manuscrit, les notes de travail et le dactylogramme se trouvent dans les archives Le Bon de Beauvoir. Le tout est pour l'instant inédit. Je remercie Sylvie Le Bon de Beauvoir qui m'a permis de le consulter à l'occasion de mes recherches concernant l'édition des *Mémoires* de Simone de Beauvoir dans la Bibliothèque de la Pléiade.

⁷ On sait, néanmoins, que si le nom de Simone de Beauvoir garantit le caractère autobiographique des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, leur auteure a modifié, pour des raisons de discrétion, le nom de famille de Zaza (Lacoin est transformé en Mabelle) ainsi que celui de Merleau-Ponty (appelé Jean Pradelle). De même Gagnepan devient Laubardon (nom fictif formé à partir de l'autre résidence estivale de la famille Lacoin, Haubardin). Le cousin, lui, a son vrai prénom, André (mais son nom de famille, Lamoliatte, n'est pas mentionné). Dans la vie (comme dans l'autobiographie), Maurice Merleau-Ponty était orphelin de père et très attaché à sa mère, ce qui rendait plus plausible sa répugnance à s'engager dans des fiançailles. Simone, par ailleurs, n'avait qu'une sœur, et Zaza appartenait à une fratrie de dix enfants (dont un ne vécut que quelques jours, d'où le chiffre de neuf retenu dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, éd. Éliane Lecarme-Tabone, *Mémoires*, t. I, *op. cit.*, p. 84 ; *Mémoires d'une jeune fille rangée*, coll. « Folio », p. 121).

⁸ La première va du f° 1 au f° 55 et la seconde du f° 56 au f° 128.

dessinent les principales étapes de la vie sentimentale et spirituelle d'Andrée.

Malgré les transpositions, la nouvelle constitue, néanmoins, un pas décisif vers l'autobiographie, à laquelle Simone de Beauvoir se décidera en octobre 1956. Le récit suit, en effet, l'ordre chronologique et couvre la même durée que les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : il commence certes lorsque la narratrice a neuf ans (et non à sa naissance), mais de brefs retours en arrière permettent d'évoquer les années qui précèdent ; il se clôt avec la mort et l'enterrement d'Andrée. La première partie évoque l'enfance et l'adolescence des deux amies, la seconde résume leurs trois années d'études supérieures⁹.

La nouvelle comporte de nombreux éléments autobiographiques, certains déjà présents dans *Quand prime le spirituel*, d'autres nouveaux. Sylvie partage plusieurs expériences de l'enfance et de l'adolescence avec Marguerite (dans *Quand prime le spirituel*) et avec Simone (dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*) : les colères du jeune âge, une piété très grande d'abord que complète un patriotisme exemplaire, la scolarité dans un cours où exercent des professeuses peu diplômées habillées de façon désuète¹⁰. Puis viennent la dissipation à l'école, la pratique progressive d'actes « défendus », la déception cruelle infligée par un prêtre cancanier lors d'une confession¹¹, enfin la perte de la foi, un jour à la campagne, source d'un isolement douloureux. Quant à Andrée, comme Anne, personnage éponyme de la nouvelle antérieure, et comme Zaza, elle appartient à une famille nombreuse et, fillette, se distingue par sa hardiesse et par ses dons multiples. Elle aime passionnément sa mère qu'elle préfère à son père. Jeune fille, elle exprime son refus du conformisme et de la sujétion familiale par des actes subversifs, repris dans les trois textes : un bain improvisé dans le fleuve lors d'un pique-nique trop pesant et le fameux coup de hache qu'elle se donne sur le pied pour échapper à des visites importunes. Sa mère fait obstacle à ses amours successives, d'abord pour un cousin trop fortuné, puis pour l'étudiant que son amie lui a présenté et qui tarde à s'engager. Les péripéties de cette seconde histoire sont semblables dans les trois textes, jusqu'à la maladie et à la mort finale. De même que Chantal rendait visite à Anne dans sa maison de campagne à Fargeas¹², Sylvie va voir (par deux fois) Andrée à Béthary et Simone fait deux séjours à « Laubardon » auprès de Zaza.

⁹ Sylvie prépare une licence de philosophie et Andrée une licence de lettres. Dans la nouvelle Andrée passe son « diplôme », après la licence, ce qui sera interdit à Zaza.

¹⁰ Ce cours est appelé successivement Institut Ernestine Joliet, collègue Adélaïde et cours Désir.

¹¹ Le prêtre en question est appelé successivement abbé Mirande, abbé Dominique, et abbé Martin (son vrai nom).

¹² Dans *Quand prime le spirituel*, Simone de Beauvoir concentre les éléments biographiques qui la concernent dans le personnage de Marguerite, mais elle en attribue également certains à Marcelle et à Chantal, autres personnages des nouvelles.

Des variantes de détail modulent et approfondissent les éléments repris d'un texte à l'autre, conférant à la nouvelle un statut intermédiaire¹³. Ainsi, par exemple, les colères, simplement mentionnées dans « Marguerite », occupent désormais quatre lignes éloquentes au début de la nouvelle de 1954, à propos de Sylvie, avant de devenir un élément fondamental de la petite enfance de Simone, exploré longuement par l'autobiographe¹⁴. Alors qu'il n'était pas question de fruit défendu dans l'énumération des actes transgressifs de Marguerite, Sylvie, elle, mange des prunes entre les repas malgré l'interdiction maternelle ; celles-ci deviennent des pommes, chargées d'une valeur symbolique plus grande, quand il s'agit de Simone¹⁵. L'épisode de la déception infligée par le confesseur s'enrichit progressivement : le récit d'abord simplement objectif, s'étoffe et se fait plus polémique dans la nouvelle, avant de donner lieu à un véritable morceau de bravoure dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, où Beauvoir adopte successivement le ton burlesque, le pathétique puis l'humour pour en parler¹⁶. L'enfance d'Anne était simplement esquissée à l'occasion d'un bref retour en arrière dans *Quand prime le spirituel*¹⁷. L'ordre chronologique adopté dans la nouvelle permet de présenter, au contraire, Andrée dès l'âge de neuf ans, comme ce sera le cas pour Zaza dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Alors que l'amour juvénile d'Anne pour son cousin fait seulement l'objet d'une allusion dans *Quand prime le spirituel*¹⁸, le thème s'orchestre dans la nouvelle où il devient une étape importante du parcours sentimental d'Andrée, mise en scène et largement commentée dans une succession de scènes dialoguées. Zaza, elle, se confie rétrospectivement dans des lettres qui impressionnent fortement Simone et que cite ou commente l'auteure des *Mémoires d'une jeune fille rangée*¹⁹. Les titres de certaines lectures varient : dans la chambre d'Andrée, Sylvie trouve « Don Quichotte, les voyages de Gulliver, Eugénie Grandet, le roman de Tristan et Yseult²⁰ », alors que Simone signale, comme livre favori de Zaza, ouvert sur son bureau, les *Essais* de Montaigne, ici encore

¹³ J'ai conscience d'adopter dans cet article une démarche « téléologique », peu conseillée dans les études génétiques, mais je l'assume, d'autant plus que je me place ainsi dans le sillage de Simone de Beauvoir elle-même.

¹⁴ Voir *Anne, ou quand prime le spirituel*, p. 288 ; dactylogramme 1954 (désormais abrégé en dact. 1954) : « pendant ma première enfance, la tyrannie des adultes me jetait dans des transes si furieuses qu'une de mes tantes déclara un jour sérieusement : "Sylvie est possédée du démon". » (f° 1) ; voir *Mémoires d'une jeune fille rangée* (désormais abrégé, dans les notes, en *MJFR*), Pléiade, p. 9-12 ; Folio, p. 19-23.

¹⁵ Voir *MJFR*, Pléiade, p. 126 ; Folio, p. 180.

¹⁶ Voir *MJFR*, Pléiade, p. 123-124 ; Folio, p. 177-178. Notons que Simone de Beauvoir recourt à des comparaisons différentes pour exprimer le scandale qu'éprouve alors l'adolescente : dans la nouvelle : « J'étais beaucoup plus bouleversée que le jour où dans un métro, un homme avait entr'ouvert son pardessus pour me montrer quelque chose de rose. » (dact. 1954, f° 26) ; et dans l'autobiographie : « brusquement il venait de retrousser sa soutane, découvrant ses jupons de bigote ; sa robe de prêtre n'était qu'un travesti ; elle habillait une commère qui se repaissait de ragots. » (*MJFR*, Pléiade, p. 124 ; Folio, p. 177).

¹⁷ Voir *Anne, ou quand prime le spirituel*, *op. cit.*, p. 230-231.

¹⁸ Madame Vignon, dans « Anne », se remémore le passé de sa fille : « Anne est si romanesque, cet amour d'enfance, cela m'a fendu le cœur, pendant un an elle n'a été que l'ombre d'elle-même » (*Anne, ou quand prime le spirituel*, *op. cit.*, p. 208).

¹⁹ Voir *MJFR*, Pléiade, p. 231-233 ; Folio, p. 325-327.

²⁰ Dact. 1954, f° 20 (nous respectons la graphie du dactylogramme).

d'une portée symbolique plus grande, si l'on songe à l'amitié de ce dernier pour La Boétie²¹.

Surtout, des éléments biographiques importants, absents du texte antérieur, font irruption dans la nouvelle, annonçant ainsi plus directement les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Le plus significatif concerne l'évocation des séjours estivaux de Sylvie à Sadernac qui donnent lieu à des descriptions et à des analyses détaillées de sentiments heureux, annonciatrices de l'importance que l'autobiographe accordera aux étés passés à Meyrignac et à la Grillère²². Alors que le thème du déclassement social des Beauvoir n'est qu'esquissé indirectement dans *Quand prime le spirituel*, à propos de Chantal²³, il est développé davantage dans la nouvelle de 1954, avec les causes et les conséquences qu'il aura dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Ainsi Sylvie remarque-t-elle : « Je me félicitais souvent, égoïstement, que les bolcheviks et la méchanceté de la vie eussent ruiné mon père : j'étais obligée de travailler, les problèmes qui tourmentaient Andrée ne me concernaient pas²⁴. » Toujours à propos de Sylvie, le fait que des traits, auparavant dispersés entre plusieurs personnages dans *Quand prime le spirituel*, se trouvent désormais concentrés en une seule personne, constitue un progrès vers la vérité biographique.

Là où la nouvelle de 1954 innove de manière décisive, c'est que, pour la première fois (ou la deuxième si l'on tient compte du passage supprimé des *Mandarins*), Simone de Beauvoir réunit dans un même récit une narratrice qui dit « je » et son amie. Sylvie, de plus, raconte l'histoire tragique d'Andrée à travers le prisme de l'amitié qui les unit. Certes, Anne trouvait elle aussi en Chantal une amie (dont on lisait par moments le journal, écrit à la première personne), mais Beauvoir, qui lui prêtait certains aspects de son propre rôle auprès de Zaza, en avait fait un personnage vaniteux et mesquin, capable seulement de sentiments dégradés. Le thème de l'amitié sincère apparaissait dans le passage supprimé des *Mandarins*, mais il s'agissait alors d'un bref fragment, incomplet de surcroît²⁵. Sylvie Lepage, la narratrice, voue, elle, une amitié passionnée à Andrée Gallard et c'est l'occasion pour l'auteure d'analyser les différentes étapes d'un sentiment très fort, dont les nuances et les transformations annoncent l'analyse des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Pendant l'enfance et l'adolescence, Sylvie aime plus Andrée qu'elle n'est aimée. Lors d'une

²¹ Voir *MJFR*, Pléiade, p. 110 ; Folio, p. 159.

²² Après avoir décrit les fruits qu'elle goûte et les odeurs qu'elle respire, Sylvie note : « Et puis je m'asseyais dans le grand pré, au pied des peupliers argentés, et j'ouvrais un roman de Fenimore Cooper. Quand le vent soufflait, les peupliers murmuraient : le vent m'exaltait. Il me semblait que d'un bout de la terre à l'autre les arbres se parlaient entre eux et parlaient à Dieu : c'était une musique et une prière qui traversaient mon cœur avant de monter au ciel. » (Dact. 1954, f° 13-14).

²³ Madame Vignon dit de Chantal qu'elle est « une déclassée » (*Anne ou quand prime le spirituel*, op. cit., p. 206) ; Chantal elle-même évoque les humiliations subies autrefois dans la famille d'Anne (*ibid.*, p. 225).

²⁴ Dact. 1954, f° 63.

²⁵ Il est probable, néanmoins, que sur ces deux points (récit à la première personne et évocation d'une amitié), le passage supprimé, rédigé peu avant la nouvelle, amorce le processus.

rentrée, alors qu'Andrée n'est pas encore là, elle éprouve une mélancolie inexplicable, qu'elle analyse seulement dans un second temps comme une expérience du manque affectif. Elle imagine alors l'effet que produirait sur elle l'annonce de la mort d'Andrée : « Eh bien ! c'est simple, décidai-je, je glisserais de mon tabouret et je tomberais morte moi aussi²⁶. » Pour prouver son amour qu'elle juge incompris, elle confectionne un sac qu'elle offre à son amie le jour de son anniversaire, geste qui touche Andrée. Les deux jeunes filles se confient une nuit à Béthary leurs sentiments passés et elles découvrent les malentendus que cachait leur entente « d'inséparables ». Même lorsqu'Andrée n'est plus « tout » pour Sylvie, celle-ci soutient énergiquement son amie dans son amour pour Pascal, intervenant même, sans résultat, auprès du jeune homme pour qu'il accepte l'idée de fiançailles. Le choix systématique du point de vue de Sylvie permet de ménager des interrogations sur les secrets d'Andrée, suivies de révélations étonnantes, préluant ainsi aux incompréhensions de Simone face aux rêveries de Zaza dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Plus frappant encore : des fragments de phrases essaient de la nouvelle à l'autobiographie, textuellement ou avec des variantes. Par exemple à propos du père d'Andrée ce jugement paradoxal : « Ses poils soyeux, ses vertus chrétiennes le féminisaient et le rabaissaient à mes yeux », repris pour caractériser M. Mabile (Lacoin)²⁷. Évoquant ses conversations avec Andrée, Sylvie constate, comme Simone à propos de Zaza : « avec Andrée, j'avais de vraies conversations, comme papa le soir avec maman²⁸ ». Même similitude quand, plus loin, Sylvie souligne la différence entre la vie et la littérature : « dans les livres les gens se font des déclarations d'amour, de haine, ils osent raconter tout ce qui leur passe dans le cœur²⁹ ». Des paragraphes entiers sont également repris, ici encore parfois

²⁶ Dact. 1954, f° 16. Voir *MJFR*, Pléiade, p. 87 et Folio, p. 125 : « Eh bien, me dis-je, je mourrais sur l'heure ! Je glisserais de mon tabouret, et je tomberais sur le sol, expirante. » Voir également dans « Un passage supprimé des *Mandarins* » : « Je ne me disais pas que j'aimais Germaine ; ce que je savais c'est que si jamais on m'apprenait sa mort je tomberais morte sur le champ » (*Simone de Beauvoir*, Cahiers de l'Herne, *op. cit.*, p. 215).

²⁷ Dact. 1954, f° 10 et *MJFR*, Pléiade, p. 105, Folio, p. 152.

²⁸ Dact. 1954, f° 11 et *MJFR*, Pléiade, p. 84, Folio, p. 122 : « Avec Zaza, j'avais de vraies conversations, comme le soir papa avec maman. »

²⁹ Dact. 1954, f° 23. Voir *MJFR*, Pléiade, p. 108 ; Folio, p. 156 : « Dans les livres, les gens se font des déclarations d'amour, de haine, ils mettent leur cœur en phrases ; dans la vie, jamais on ne prononce de paroles qui pèsent. » Voir également : « l'odeur houleuse des blés noirs en fleurs » (dact. 1954, f° 13) et *MJFR* : « l'odeur houleuse des blés noirs », (Pléiade, p. 114 ; Folio, p. 165) et « l'odeur des blés noirs en fleurs » (*ibid.*, Pléiade, p. 73 ; Folio, p. 106) ; « ces baies vénéneuses qui ont la couleur du minium et qui portent le beau nom énigmatique de sceau de Salomon » (dact. 1954, f° 26) et : « ces beaux épis couleur de minium qui portent altièrement le nom énigmatique de "sceau-de-Salomon" » (*MJFR*, Pléiade, p. 73 ; Folio, p. 106) ; à propos de la perte de la foi de Sylvie-Simone : « Je continuai à prier et à méditer mais pendant les vacances, la lumière se fit en moi » (dact. 1954, f° 26) et « Dès que la lumière se fit en moi, je tranchai net » (*MJFR*, Pléiade, p. 126 ; Folio, p. 181) ; « la nuit, dans mon lit, je me racontais de drôles d'histoires qui me mettaient dans de drôles d'états. » (dact. 1954, f° 27) et *MJFR*, Pléiade, p. 126, Folio, p. 180 : « avant de m'endormir, j'allais me raconter de drôles d'histoires, qui me mettraient dans de drôles d'états ». À propos des bien-pensants, cette réaction d'Andrée : « elle se défendait contre leur hypocrisie par un parti pris de cynisme » (dact. 1954, f° 66) et *MJFR*, Pléiade, p. 107, Folio, p. 155 : « Cette hypocrisie la révolta ; elle s'en protégea par un parti pris de cynisme. »

intégralement, parfois avec de petites variantes, notamment la description du cadavre d'Andrée/Zaza :

Je revis Andrée dans la chapelle de la clinique, couchée au milieu d'un parterre de cierges et de fleurs. Elle portait une de ses longues chemises de nuit en toile rêche. Ses cheveux avaient poussé, ils tombaient en mèches raides autour d'un visage jaune, et si maigre, que j'y retrouvai à peine ses traits. Les mains aux longues griffes pâles, croisées sur le crucifix, semblaient friables comme celles d'une très vieille momie³⁰.

Les dernières paroles d'Andrée sont à peu près identiques à celles qui sont prêtées à Zaza, le terme de « déchet » revenant dans les deux cas, et M. Gallard prononce les mêmes mots que M. Mabile³¹.

Sur certains points, néanmoins, le récit de 1954 ne prélude pas à l'autobiographie. D'une manière générale, soit à cause des techniques narratives adoptées, soit par la présence de traits absents aussi bien dans *Quand prime le spirituel* que dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, le personnage d'Andrée se révèle plus sombre et plus tourmenté qu'Anne ou Zaza : ainsi, alors même qu'il devient central et occupe donc une place plus importante que dans les tentatives romanesques antérieures, il apparaît pourtant moins « attachant »³². Le recours systématique aux scènes dialoguées – là où l'auteure des *Mémoires d'une jeune fille rangée* préférera le récit ou la citation de lettres authentiques de Zaza – durcit le caractère

³⁰ Dact. 1954, f° 127-128 ; voir *MJFR*, Pléiade, p. 338 ; Folio, p. 473 : « Quand je la revis, dans la chapelle de la clinique, elle était couchée au milieu d'un parterre de cierges et de fleurs. Elle portait une longue chemise de nuit en toile rêche. Ses cheveux avaient poussé, ils tombaient en mèches raides autour d'un visage jaune, et si maigre, que j'y retrouvai à peine ses traits. Les mains aux longues griffes pâles, croisées sur le crucifix, semblaient friables comme celles d'une très vieille momie. » Autres exemples : la scène où Andrée tire la langue à sa mère au cours d'une audition de piano, depuis « la salle des fêtes était pleine » jusqu'à « n'osa pas la gronder » (dact. 1954, f° 17-18) est reprise, avec quelques variantes, dans les *Mémoires*, Pléiade, p. 85-86, Folio, p. 123. La description de la laiterie à Béthary ressemble fort à celle de la Grillère : « Jarres et jattes vernissées, barattes en bois poli, mottes de beurre, fromages blancs à la chair lisse sous les mousselines blanches : cette nudité hygiénique et cette odeur de nourrisson me mirent en fuite » (dact. 1954, f° 47) et « Jarres et jattes vernissées, barattes en bois poli, mottes de beurre, fromages blancs à la chair lisse sous les blanches mousselines : cette nudité hygiénique et cette odeur de nourrisson me faisaient fuir » (*MJFR*, Pléiade, p. 70 ; Folio, p. 102). On retrouve presque la même énumération de plats servis lors du pique-nique à Béthary et à Laubardon (dact. 1954, f° 91 et *MJFR*, Pléiade, p. 261 ; Folio, p. 365).

³¹ De même se trouvent déjà dans la nouvelle, presque à l'identique, la phrase du père sur les défaitistes (*MJFR*, Pléiade, p. 59 ; Folio, p. 87), celle de la mère sur le manteau bleu horizon porté par sa fille (*ibid.*, Pléiade, p. 24 ; Folio, p. 40), celle de Madame Mabile flattant la mère de Simone lors de leur première rencontre (*ibid.*, Pléiade, p. 84 ; Folio, p. 121). Peut-être s'agit-il de paroles réellement prononcées et gravées dans la mémoire de l'écrivaine, à moins que le fait de les avoir écrites une fois leur accorde rétrospectivement ce statut.

³² À propos d'Anne, Simone de Beauvoir écrira : « J'avais tracé d'Anne un portrait plus plausible et plus attachant que dans les versions précédentes » (*La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 560).

d'Andrée. Simone de Beauvoir n'hésitera pas à parler du « cynisme » de Zaza, ou de ses « sarcasmes », mais la formulation au style direct de certains propos d'Andrée les rend particulièrement acerbes. Ainsi, par exemple, lorsque Andrée se moque d'une lettre envoyée par Sylvie (épisode repris dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*), elle commente : « Allons, vous n'avez pas pondu toute cette littérature pour moi toute seule ! dit Andrée. Je suis sûre que c'est le brouillon d'une rédaction : "décrivez le printemps"³³. » La foi d'Andrée, sincère et profonde (après avoir connu des turbulences), implique un sens douloureux et excessif du péché en même temps que des révoltes qui la conduisent presque au « blasphème », selon le jugement même de Sylvie, scandalisée bien qu'incroyante. Andrée se repent comme d'une faute grave des baisers échangés avec son cousin et elle renonce à la communion, un dimanche, parce qu'elle a désobéi secrètement à sa mère. Elle soupçonne Dieu de « machinations diaboliques » destinées à tromper les âmes, allant jusqu'à penser qu'elle-même est un piège mis sur la route de Pascal pour le détourner de sa vraie voie³⁴. Lorsqu'elle souffre trop, elle imagine que Dieu est contre elle et elle souligne alors l'absurdité de toutes choses. La foi de Zaza, elle aussi scrupuleuse et parfois déchirée, lui apporte néanmoins plus de joies. Les tentations autodestructrices d'Andrée sont plus nombreuses que dans les autres textes et mises en scène de façon spectaculaire. Ainsi pour le coup de hache, vu en direct et assumé pleinement avec ironie par la jeune fille elle-même³⁵. Lors d'une séance de balançoire longuement racontée, Andrée se lance si haut et avec tant de frénésie que Sylvie en conçoit de l'effroi. Andrée avoue à son amie qu'après sa rupture avec son cousin, elle était montée sur le toit de la maison, hésitant pendant deux heures à sauter et elle commente ainsi ses sentiments d'alors : « Je me disais que ça m'était égal d'être damnée : si Dieu n'est pas bon, je ne tiens pas à aller dans son ciel³⁶. » Ajoutons que la nouvelle consacre plusieurs passages à la brûlure accidentelle d'Andrée (dont il n'était pas question à propos d'Anne), épisode cruel de la petite enfance, qui occupe ainsi une place encore plus importante que dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. À l'inverse, en omettant, à propos d'Andrée, le séjour à Berlin, provisoirement libérateur, que fit dans la réalité Élisabeth Lacoïn, l'auteure de la nouvelle supprime délibérément un élément heureux de la vie de son personnage. Sylvie, angoissée lors de son entrevue infructueuse avec Pascal, résume ainsi pour lui la vie de son amie :

³³ Dact. 1954, f° 22. Voir *MJFR*, Pléiade, p. 108 ; Folio, p. 157 : « Dans sa réponse, Zaza insinua malicieusement que je lui avais envoyé par mégarde un de mes devoirs de vacances : j'en pleurai. »

³⁴ Dact. 1954, f° 86.

³⁵ Andrée confie à Sylvie, accourue auprès de son amie : « J'avais pensé d'abord à me blesser avec le sécateur mais ça n'aurait pas suffi. [...] J'ai bien réussi mon coup ; je n'ai pas cogné trop fort. » (*Ibid.*, f° 100-101). Dans l'autobiographie, le coup de hache est raconté et assumé (mais sans ironie) par Zaza dans une lettre (voir *MJFR*, Pléiade, p. 235 ; Folio, p. 330).

³⁶ Dact. 1954, f° 42. Le même geste était retenu dans le passage supprimé des *Mandarins* (voir *Simone de Beauvoir*, Cahiers de l'Herne, *op. cit.*, p. 215). S'agit-il d'un fait réel, occulté dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ? Ou est-ce simplement la transposition d'une tentation éprouvée par Zaza devant les rails du métro, qu'elle avoua à son amie dans une lettre (voir *MJFR*, Pléiade, p. 231 ; Folio, p. 326) ?

D'une traite, je récapitulai ce qu'avait été la vie d'Andrée, depuis cinq ans. Le déchirement de sa rupture avec Bernard, sa déception en découvrant la vérité du monde dans lequel elle vivait, la lutte menée contre sa mère pour avoir le droit d'agir selon son cœur et selon sa conscience ; toutes ces victoires étaient empoisonnées par le remords et dans le moindre de ses désirs elle soupçonnait un péché. Au fur et à mesure que je parlais j'entrevois des abîmes qu'Andrée ne m'avait jamais dévoilés mais que certaines de ses paroles m'avaient fait pressentir. Je prenais peur et il me semblait que Pascal devait être effrayé lui aussi³⁷.

On comprend que Simone de Beauvoir ait dit avoir entrepris une nouvelle « sur la mort de Zaza » alors qu'il eût été plus exact d'écrire : « sur la vie et sur la mort de Zaza » : le raccourci s'explique par le fait que le récit souligne le caractère dramatique des expériences successives d'Andrée sur lesquelles il se concentre.

Surtout, la nouvelle établit une hiérarchisation insatisfaisante entre l'histoire de Sylvie et celle d'Andrée : c'est là sa principale faiblesse. En attribuant des souvenirs personnels à une narratrice qui parle à la première personne, Simone de Beauvoir amorce, certes, le processus autobiographique, comme on l'a vu. Mais dans la nouvelle ces souvenirs se trouvent toujours étroitement subordonnés à l'histoire d'Andrée : ainsi le récit commence au moment de la rencontre de l'amie, le retour en arrière sur la petite enfance de Sylvie ayant alors un statut simplement explicatif ; la crise spirituelle de la narratrice est certes détaillée, mais elle est censée expliquer la méfiance croissante de madame Gallard à son égard, non une étape capitale de son propre développement. De plus, Sylvie s'efface dans la seconde partie où elle n'existe plus que comme le témoin et la confidente de son amie. On ne sait rien de ses succès universitaires ni de ses rencontres ni de ses conquêtes successives. Le destin tragique d'Andrée n'est pas mis en parallèle avec le parcours de libération de son amie, qui constituera l'intérêt majeur des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Le conflit qui oppose Sylvie à la mère d'Andrée, fondé essentiellement sur des rivalités affectives, ne peut donc pas recevoir la signification idéologique que l'autobiographe lui donnera : celle d'une lutte entre les intellectuels et les bien-pensants³⁸. La nouvelle se situe, sur ce point, en retrait par rapport à *Quand prime le spirituel* où Mme Vignon affichait, elle, sa haine pour les « intellectuels »³⁹. Mme Gallard se plaint simplement de l'influence pernicieuse de Sylvie sur les lectures d'Andrée⁴⁰. De même, l'histoire d'Andrée se résume à une succession douloureuse d'amours contrariées et à une révolte contre les mariages arrangés, sans que le déchirement entre des valeurs opposées intervienne. Par ailleurs, l'effacement des expériences personnelles de

³⁷ Dact. 1954, f° 117.

³⁸ « J'avais mesuré l'hostilité de Mme Mabile, j'avais compris qu'entre les deux camps auxquels nous appartenions aucun compromis n'était possible : les "bien-pensants" voulaient l'anéantissement des "intellectuels", et réciproquement. » (*MJFR*, Pléiade, p. 268 ; Folio, p. 378).

³⁹ *Anne, ou quand prime le spirituel*, op. cit., p. 204.

⁴⁰ Elle s'insurge quand elle voit Claudel, Mauriac ou Bernanos entre les mains d'Andrée.

Sylvie dans la seconde partie, la mise en scène des efforts qu'elle déploie pour aider son amie, excluent de fait toute occasion de culpabilité, sentiment qui affleurerait dans les tentatives précédentes et qui donnera toute son épaisseur à la résurrection de Zaza dans l'autobiographie⁴¹. La fin de la nouvelle est significative à cet égard si on la compare à la fin des *Mémoires d'une jeune fille rangée* :

On l'enterra dans le petit cimetière de Béthary, parmi la poussière de ses ancêtres. Madame Gallard sanglotait. "Nous n'avons été que des instruments entre les mains de Dieu", lui dit Monsieur Gallard. La tombe était couverte de fleurs blanches. Je compris obscurément qu'Andrée était morte étouffée par cette blancheur. Avant de prendre mon train, je déposai sur les gerbes immaculées trois roses rouges⁴².

La rédaction de la nouvelle a certainement exercé l'écriture (puisque des passages entiers seront repris) et peut-être la mémoire de la future autobiographe, le « détour » se révélant par là-même fécond. Néanmoins, le jugement réticent que porte sur cette œuvre son auteure n'est pas sans fondement. S'interrogeant sur les transpositions romanesques de l'histoire de Zaza et sur les raisons de leur échec – à l'intérieur d'une réflexion sur les spécificités respectives du roman et de l'autobiographie –, Simone de Beauvoir constatait qu'en isolant l'histoire de son amie de son contexte réel, elle avait pris le risque d'en faire seulement l'illustration d'une vérité générale, en en manquant ainsi l'irréductible singularité (c'était le cas pour les premiers romans et, dans une moindre mesure, pour *Quand prime le spirituel*). Avec la nouvelle de 1954, l'entreprise se heurtait à un autre écueil : celui d'une excessive singularité qui ne parvenait pas à dégager des significations susceptibles d'intéresser les lecteurs. Simone de Beauvoir concluait lucidement : « Prise isolément, la mort de Zaza ne signifiait rien, ou signifiait trop : j'avais l'air, en la racontant, d'assouvir maladroitement des rancunes contre un certain milieu. Elle a ému le public quand, la situant dans la société et dans l'époque, j'ai pu indiquer exactement ce qu'elle a eu de nécessaire et d'imprévu⁴³. »

Pour citer cet article : Eliane Lecarme-Tabone, « À propos de la nouvelle (inédite) de 1954 sur la mort de Zaza », *SELF XX-XXI*, Journée d'agrégation « Simone de Beauvoir » (J.-L. Jeannelle dir.), 6 octobre 2018,

⁴¹ On trouve une seule allusion à ce qui ressemble plus à un sentiment d'impuissance qu'à un remords : « J'en voulais à Madame Gallard, à Pascal, et aussi à moi-même parce que trop de choses, chez Andrée, me demeuraient obscures et que je ne pouvais pas lui être d'un vrai secours. » (Dact. 1954, f° 119).

⁴² Dact. 1954, f° 128. Zaza est, en effet, enterrée à Saint-Pandelon, près d'Haubardin, dans le caveau familial.

⁴³ « Notes préparatoires », *Autour de « La Force des choses », Mémoires*, t. II, *op. cit.*, p. 389. Dans une première version elle avait écrit : « Elle a intéressé quand je l'ai retracée, telle qu'elle s'était passée vraiment, dans le contexte de ma vie, exactement située dans l'espace et dans le temps [...] ». (*Ibid.*, p. 386).

Eliane Lecarme-Tabone, « À propos de la nouvelle sur la mort de Zaza »

Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, URL :
<http://self.hypotheses.org/files/2018/11/Nouvelle-Zaza.pdf>